

de clair de lune, quand nous arrivâmes à une crique entourée de palétuviers où nous avons laissé le petit canot qui devait nous reconduire à bord. Nous nous entassions dans l'embarcation, à moitié échouée dans la vase, lorsqu'une grande rumeur s'éleva dans la forêt et nous vîmes de tous côtés étinceler des armes à travers le feuillage. En un clin d'œil, avant que nous fussions revenus de notre surprise, une foule de gens armés de fusils, de sabres, de piques, arrivant à toute course en poussant des hurlements, nous entoura, moitié sur terre, moitié en se jetant à l'eau. Aussitôt nous fûmes enlevés, désarmés, séparés, roués de coups et entraînés dans la forêt. Ceux qui ont vu dans l'histoire des voyages la gravure représentant l'attaque du capitaine Cook par les sauvages, auront une idée exacte de la scène. Au clair de lune, sous la végétation tropicale, elle ne manquait pas de pittoresque. C'étaient bien d'ailleurs des sauvages qui nous attaquaient, la plupart nègres, le reste mulâtres. Fort heureusement pour nous, la surprise, nos fusils déchargés, notre entassement dans le canot, ne nous permirent de faire aucune défense. Sans cela, entourés de plus de deux cents personnes armées, nous eussions tous été massacrés.

Chacun de nous eut, dans cette bagarre, sa petite aventure. Pour mon compte je sautai à l'eau en relevant, avec mon fusil, les piques de deux nègres qui faisaient mine de m'embrocher et courus saisir à bras-le-corps un homme coiffé d'un chapeau de ville,

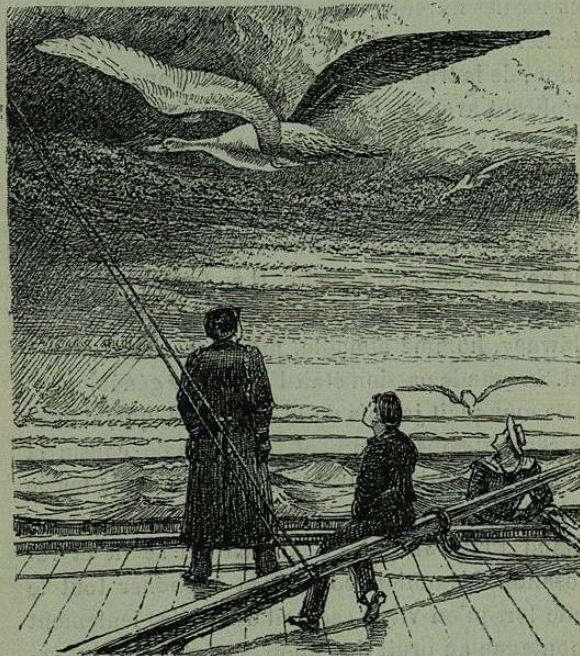
une écharpe en sautoir et armé d'un grand sabre, qui me semblait être le chef de la bande. En quelques mots de mauvais portugais, je lui fis comprendre que j'étais le commandant des bâtiments de guerre français ancrés à Bahia et que si quelque malheur arrivait à un de nous, lui et les siens auraient à s'en repentir. Mais avant que j'eusse terminé mon discours, une foule furieuse se jeta sur moi, m'enleva et me traîna jusqu'à un tertre où j'entendis qu'on m'adosait pour me fusiller. Cinq ou six nègres en effet, placés devant moi, chargèrent hâtivement leurs fusils. La situation manquait de charme, car ceux qui connaissent les nègres savent ce dont ils sont capables sous l'empire du paroxysme d'excitation auxquels ils se montent entre eux, que ce soit par ivresse, par colère ou par peur. Touchard, que deux ou trois hommes tenaient à quelques pas de moi, voyant ce qui se passait, se débarrassa de ses gardiens par un effort surhumain et courut me rejoindre. Nous nous cramonnâmes l'un à l'autre, ce qui amena une lutte et un moment de répit, pendant lequel l'homme à l'écharpe, qui n'avait pas tardé à comprendre que le cas devenait mauvais pour lui, fit une charge à la tête des plus raisonnables des mulâtres. Nous fûmes pris et repris plusieurs fois, mais enfin force resta à l'homme à l'écharpe et l'on put s'expliquer.

Il paraît qu'il y avait eu la veille dans le village des élections agitées. (Bénies soient les élections en tous lieux et tous pays!) La population, surexcitée, avait été saisie de surprise d'abord, puis de terreur en

entendant notre fusillade à perroquets. La terreur avait été portée à son comble quand on avait vu sept ou huit hommes à peau blanche, singulièrement accoutrés et armés, paraître dans le village. Toute la population s'était enfuie dans les bois, puis observant de loin notre petit nombre et surtout notre retraite, elle était passée de la terreur à la vaillance et, prenant les armes s'était précipitée à la poursuite de l'ennemi !!! Nous fûmes, bien entendu, remis en liberté avec des excuses, qui n'effacèrent pas les coups reçus, surtout par Penhoat, un des lieutenants de vaisseau de la *Belle-Poule*, qui avait été à moitié assommé. Nous rentrâmes sur notre vapeur où nous trouvâmes le mécanicien anglais qui en avait charge entièrement saoul. Au récit que nous lui fîmes, il courut chercher dans sa machine un énorme pistolet qui datait du temps de Cromwell et nous eûmes toutes les peines du monde à l'empêcher de descendre à terre pour tirer à lui tout seul une vengeance éclatante des *damned Niggers* ?

De Bahia nous dûmes descendre très loin dans l'Atlantique austral escortés de nombreux albatros avant de trouver des vents favorables. Nous atteignîmes enfin Sainte-Hélène, un gros rocher noir, une île volcanique déchiquetée, comme la Martinique, mais sans sa superbe végétation, un morceau de l'Ecosse planté au milieu de l'Océan et toujours balayé par l'alizé qui souffle avec une fatigante continuité et le couvre en permanence d'un chapeau de nuages épais. Sombre la vue du large, sombre l'impression

à l'arrivée. James-Town, la capitale, n'est qu'un misérable village qui s'allonge dans une étroite vallée, encaissée par de tristes rochers, couronnés de for-

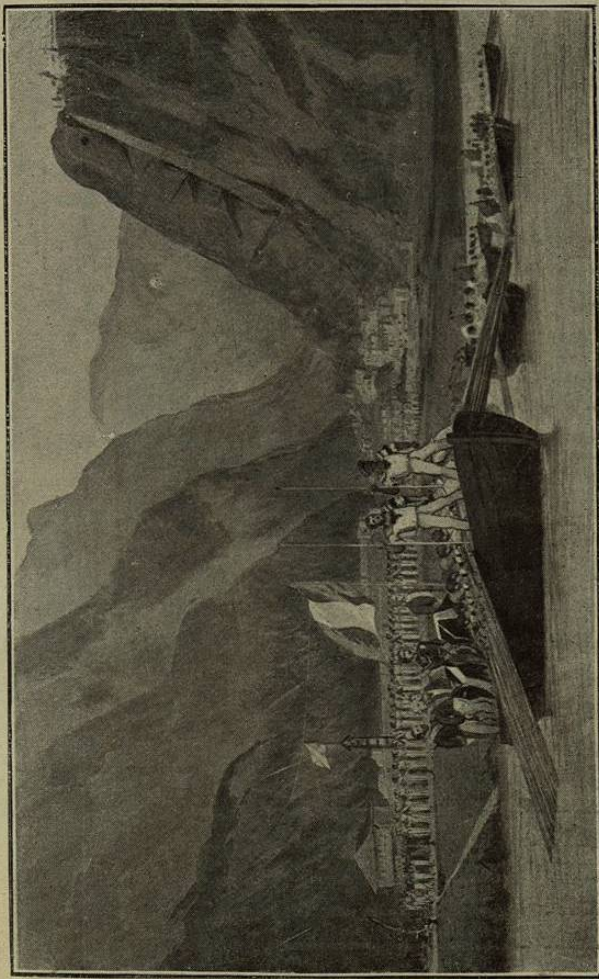


teresses où l'on grimpe par des escaliers de six cents marches. La campagne, la résidence du gouverneur, Plantation-House, la vallée du tombeau, le tombeau lui-même avec ses saules légendaires, Longwood, la prison, tout est également lugubre et bien fait pour

tuer à petit feu le grand génie qu'on y avait relégué.

L'affaire qui m'amenait fut vite réglée entre moi et le gouverneur, général Middlemore. Les ordres du gouvernement anglais étaient nets, précis et les autorités locales mirent beaucoup de bonne volonté à les exécuter. Elles se chargèrent exclusivement de l'exhumation, de la translation sur territoire anglais et l'accomplirent avec beaucoup de convenance. Je demandai seulement et obtins qu'avant de nous être remis le cercueil fût ouvert, afin de nous assurer que nous n'embarquions ni un foyer d'infection, ni une dépouille imaginaire. Le gouverneur étant malade, j'eus peu de rapports avec lui. Il se faisait remplacer par le commandant des troupes, le colonel d'artillerie Trelawney, homme aimable, mais passablement original. Sa grande passion était l'étude des généalogies, et il ne manquait jamais de m'expliquer, quand nous nous rencontrions, comment il était mon cousin et comment nous étions parents tous les deux de feu le sultan Mahmoud *par les femmes* !

Quand tout fut prêt, l'exhumation se fit et fut imposante. L'émotion commença à gagner tout le monde lorsqu'on vit le cercueil descendre lentement la montagne au bruit du canon, escorté par l'infanterie anglaise, les armes renversées, la musique jouant, avec accompagnement du roulement sourd des tambours, cette belle marche funèbre que les Anglais appellent *The dead March in Saul*, et qui n'est autre que le vieux chant : *Adeste fideles* de la religion catholique. Le général Middlemore, tombant



1. Gal Middlemore et autorités anglaises. 2. Prince de Joinville. 3. 6^{at} comte Bertrand. 4. Baron de Las Caze.
5. Gal baron Gourgaud. 6. C^e Philippe de Rohan-Chabot.
No 22. — SAINTE-HELENE. — Embarquement du cercueil de l'Empereur.

de fatigue, me fit la remise du corps et le cercueil fut descendu dans la chaloupe de la *Belle-Poule*, qui se mit alors en marche vers le bord. Le moment était très beau. A un magnifique coucher de soleil succédait un crépuscule d'un calme profond. Les autorités et les troupes anglaises se tenaient immobiles, rangées sur la plage pendant que le canon de nos vaisseaux faisait le salut royal. J'étais à l'arrière de ma chaloupe, sur laquelle flottait un superbe pavillon tricolore, brodé par les dames de Sainte-Hélène. A mes côtés se trouvaient les généraux, les officiers supérieurs, MM. de Chabot, de Las Cazes ; mes meilleurs gabiers, tout en blanc, le crêpe au bras, nu-tête comme nous, nageaient avec un silence et une précision admirables. Nous nous avançons avec une lenteur majestueuse, escortés par les canots des états-majors. C'était très émouvant et il planait sur toute la scène un grand sentiment national.

Deux jours après nous mettions à la voile pour la France où nous arrivions après quarante et un jours de mer. Pendant cette traversée, inquiet d'être sans nouvelles d'Europe depuis quatre mois, je communiquai avec plusieurs navires et, entre autres, sous la ligne, avec un navire de guerre hollandais allant à Java, qui nous donna les détails de la coalition dirigée en apparence contre Méhémet-Ali, vice-roi d'Egypte, en réalité contre la France. Ne sachant quelle conséquence l'exécution pratiquée sur les côtes de Syrie par les forces navales des alliés pouvait amener, nous primes à bord de la frégate et de sa conserve la *Favo-*

rite, toutes les précautions usitées en cas de guerre, de même que chacun de nous se prépara à sa façon à un déménagement éventuel pour l'autre monde. Il y eut surtout une grande destruction de souvenirs, de papiers, de correspondances compromettantes. Le général Gourgaud se fit remarquer par le soin ému avec lequel il relut une montagne de billets à écriture féminine, qu'il brûlait un à un dans une cuvette et dont il recueillait les cendres pour les mettre en bouteille; une manière de conserver de tendres souvenirs à l'abri des indiscretions. Mais tous ces préparatifs belliqueux furent vains, lorsque, le 30 novembre, la *Belle-Poule* jeta l'ancre à Cherbourg, l'orage était passé.

A Cherbourg, ma mission était terminée, mais j'y trouvai l'ordre de transborder le cercueil sur un bateau à vapeur et de le conduire ainsi par la Seine jusqu'à Paris. Mon équipage et celui de la corvette *la Favorite* devaient faire escorte. Je ne ferai pas le récit de cette translation. A Saint-Hélène les choses s'étaient passées, en somme, entre l'armée anglaise d'une part et nos forces navales de l'autre, avec le sérieux chevaleresque et la dignité qui accompagnent toujours les relations internationales confiées aux hommes d'épée. En France, la translation des restes de Napoléon prit un autre caractère. Ce fut surtout un spectacle, où, comme toujours chez nous bien des gens voulurent jouer un rôle déplacé, quelquefois ridicule. Je dus souvent intervenir pour remettre les choses à leur place. A la Bouille, par

exemple, où nous arrivâmes à la tombée de la nuit et y trouvâmes la flottille de rivière sur laquelle nous devions transborder, on m'indiqua comme devant recevoir le cercueil et l'état-major d'escorte, un affreux bateau sur lequel on avait bâti, avec des oripeaux et des panaches de l'administration des pompes funèbres, une espèce de dais hideux; un catafalque officiel, digne de Carpentras ou de Brivela-Gaillarde. Je donnai immédiatement l'ordre de détruire ce chef-d'œuvre de mauvais goût, de donner au bateau une couche de peinture noire, et de raser tout à l'avant, pour y placer le cercueil seul, bien en vue, recouvert d'un drap mortuaire de velours violet. Mes hommes commencèrent aussitôt la transformation lorsqu'un monsieur en habit noir s'avança et le prenant de très haut, défendit à mes matelots de toucher à rien: « J'ai reçu les ordres de M. Cavé (directeur des beaux-arts) et du ministre. Cette décoration a été dessinée par moi et exécutée par mes ordres, je la maintiens et défends qu'on y touche! — Mais, mon bon monsieur, dis-je, j'ai donné des ordres et ils seront exécutés. » Mon homme devint violent si bien que je lui intimai l'ordre de quitter le bateau à l'instant. « Mais vous n'allez pas me mettre à terre à cette heure (il faisait presque nuit) en pleine prairie. Je ne sais pas où je suis, je ne vois pas d'habitation. — Cela m'est bien égal. Vous avez été insolent, c'est votre faute. Qu'on mette monsieur à terre! » Quatre matelots s'avancèrent mais il se résigna et oncques n'en a ouï parler. Le lendemain la transformation

était opérée et ce cercueil qui semblait remonter la Seine à découvert comme pour reprendre possession de son cours, était bien autrement saisissant que tous les oripaux et les baldaquins possibles.

Tout le trajet jusqu'à Courbevoie, lieu d'arrivée, ne fut que la reproduction classique du voyage officiel ordinaire. Drapeaux, autorités ceinturées de tri-



colore, clergé envoyant des bénédictions tout en oscillant de peur, des chevaux des gendarmes, foule curieuse endimanchée : les discours seuls faisaient défaut.

De Courbevoie on conduisit le corps en cortège aux Invalides, par les Champs-Élysées, avec le cérémonial d'entrée habituel auquel j'avais déjà assisté pour Charles X et la duchesse d'Orléans, mais avec le froid en plus, et il était terrible. Plusieurs personnes en moururent. Aux Invalides, vingt-quatre sous-officiers de l'armée s'avancèrent pour porter le cer-

cueil dans l'église mais malgré des efforts désespérés ces vieux chevrons ne purent le soulever et je dus le faire porter par nos marins.

Le Roi vint recevoir le corps à l'entrée de la nef, et il se produisit en ce moment une scène assez comique. Il paraît que l'on avait élaboré en conseil un petit discours que je devais prononcer en rencontrant mon père et la réponse qu'il devait m'adresser. Seulement on avait négligé de m'en informer ; aussi en arrivant me contentai-je de saluer du sabre, puis de m'effacer. Je m'aperçus bien que ce salut silencieux suivi de retraite dérangeait quelque chose, mais mon père, après un moment d'hésitation, improvisa une phrase de circonstance et l'on arrangea ensuite la chose au *Moniteur*. L'église des Invalides était pleine, comble, avec la Chambre des pairs et la Chambre des députés dans le chœur.

Le succès de la journée fut pour mes braves marins. Tout le monde était curieux de les voir. Leurs formes athlétiques, le dégagé de leur allures, leurs bonnes figures bronzées leurs assurèrent tout de suite la sympathie générale, surtout celle des femmes. Et puis ils étaient nouveaux pour cette population parisienne avide de spectacles, à qui on en a tant offert depuis que, faute de mieux, on n'a trouvé à lui présenter, à l'époque où j'écris, que Dinah-Salifou et la danse du ventre. En cela aussi quelle décadence en comparaison du passé !

Pendant l'entrée triomphale des cendres à travers les Champs-Élysées, entre deux haies de soldats et

de gardes nationaux qui maintenaient une foule immense, j'avais souvent distingué, au milieu des acclamations diverses, le cri de : « *A bas les traîtres !* » que je ne compris pas d'abord. J'arrivais de si loin ! Mais on m'expliqua que cette manifestation était à l'adresse de mon père et de ses ministres, coupables de s'être refusés à lancer la France dans une guerre générale à propos des affaires d'Orient. Je suppose que mon père n'avait guère souci de ces profonds manifestants, dignes prédécesseurs des pourfendeurs de boulevard qui depuis, en 1870, ont crié avec tant d'à-propos : « A Berlin ! A Berlin ! » Il avait d'autres sujets de préoccupation. La facilité avec laquelle tous les gouvernements européens s'étaient ligués pour infliger un échec moral à la France sur le dos du pacha d'Égypte, indiquait chez tous ces gouvernements un état d'hostilité latente contre notre pays. Il faut bien le dire : aux yeux des monarchies européennes le gouvernement de Juillet, par son origine et quelle qu'eût été la politique sage et courageuse du Roi mon père, était resté un gouvernement révolutionnaire, c'est-à-dire ennemi. Il n'en peut être autrement et il en sera au fond toujours ainsi tant que nous roulerons dans l'ornière où nous patageons depuis un siècle. Allez dans n'importe quel pays de l'Europe et voyez contre qui chaque gouvernement établi soutient la lutte de l'existence intérieure. En Russie les nihilistes, en Allemagne les socialistes, partout les anarchistes, les agités de toute catégorie, plagiaires de nos propres agités et

encouragés par eux à poursuivre les mêmes revendications, les mêmes spoliations, la même licence. D'où cette conséquence obligée que souverains et sociétés organisées qui veulent avant tout exister et ne se laisser ni renverser ni dépouiller sont toujours prêts à se coaliser contre le foyer du mauvais exemple — la France révolutionnaire.

Voici ce que les événements de 1840 montraient jusqu'à la dernière évidence ; aussi devant cette démonstration, la ligne du devoir était-elle nettement tracée : se hâter de prendre sans forfanterie, mais sans faiblesse, toutes les mesures propres à résister au danger, pour le moment conjuré, mais toujours menaçant. Parmi ces mesures, il y en eut une voulue par mon père avec passion et arrachée aux Chambres par sa ténacité : les fortifications de Paris. Il fallut cette ténacité, parce que la lutte fut longue, acharnée, inexplicable. Pendant sa durée, les héros de café saluaient mon père dans les rues, aux revues, de cris insultants. Au cri de : *A bas les traîtres !* avait succédé : *A bas les Bastilles !* et tous les trembleur, d'emboîter le pas. Pour les ramener au combat, il fallut toute l'énergie du Roi, de mon frère le duc d'Orléans, aussi passionné que lui dans la question, des ministres ; il fallut aussi le concours des patriotes de toutes nuances (et Dieu merci, il y en a encore), qui mettent l'indépendance et l'honneur national au-dessus des questions de partis. Paris fut donc fortifié. Qui oserait dire aujourd'hui que ce ne fut pas là une preuve de prévoyance gouvernementale

au premier chef ? Qui oserait dire que si l'hésitation, le décousu, l'impéritie, la malchance ne s'étaient pas attachés à la direction de nos armées en 1870, l'invasion allemande ne serait pas venue se briser contre ce boulevard ?

L'hiver de 1841 fut aussi employé à la création de nos bataillons de chasseurs à pied, œuvre personnelle de mon frère aîné. J'allai bien souvent lui tenir compagnie au camp de Saint-Omer, pendant qu'il se livrait, avec sa haute intelligence, à leur organisation. Lorsqu'elle fut complète, il donna une belle fête à laquelle furent invités les officiers des garnisons anglaises de la côte voisine, que je fus chargé de recevoir, et quelques jours après la population parisienne fut surprise et charmée, en voyant ces dix superbes bataillons, à l'uniforme aussi sévère qu'élégant, pénétrer dans ses rues au pas gymnastique, occuper la cour des Tuileries et s'y former en quelques minutes pour la revue du Roi. Depuis, cette admirable troupe, animée d'un puissant esprit de corps, s'est illustrée dans cent faits d'armes accomplis dans toutes les parties du monde. De dix bataillons on en a porté le nombre à trente ; elle a conservé intacte l'organisation que, dès le premier jour, une main vigoureuse lui avait imprimée ; elle a même gardé son uniforme, échappé à la manie de l'unification dans la laideur. Elle a seulement perdu son premier nom de chasseurs d'Orléans, mais qu'importe le nom quand le service rendu reste ?

L'hiver de 1841 est rempli pour moi de ces

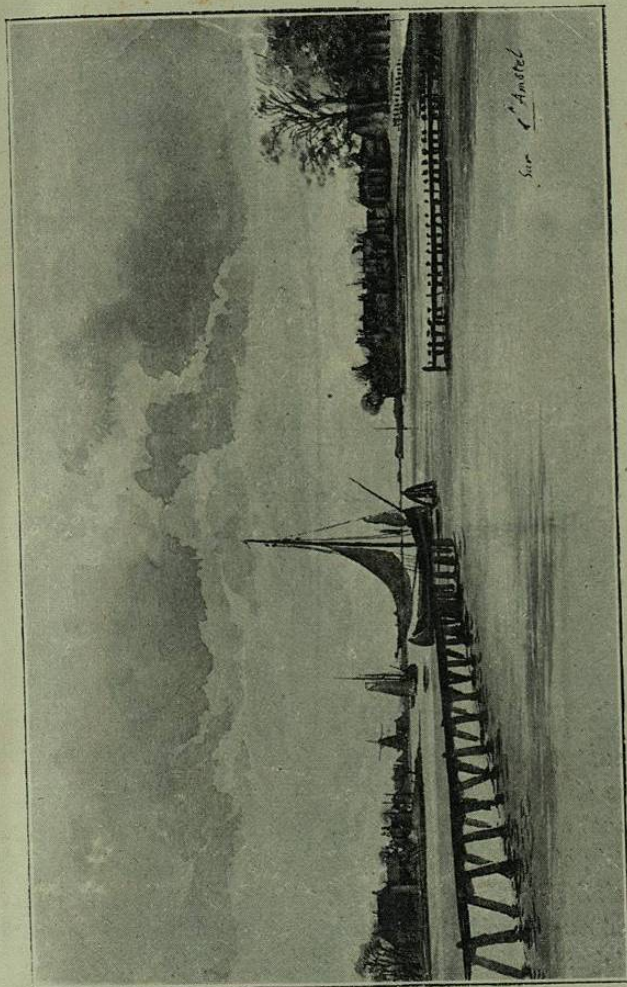
souvenirs de défense nationale. Il s'y mêle bien quelques souvenirs moins austères. Les bals masqués faisaient rage cette année-là. Il y en avait partout. J'avais vingt-trois ans et les trouvais tous charmants. C'était le moment où *Chicard*, le grand Chicard, partageait avec le chef d'orchestre Musard le sceptre des bals de l'Opéra. Brave et tranquille négociant, les jours de la semaine, offi-



cier de la garde nationale dans les circonstances solennelles, M. L..., le grand Chicard, vêtu de costumes excentriques, entraînait d'inénarrables farandoles, au bruit de chaises cassées, de coups de pistolet, qui accompagnaient l'orchestre Musard. Bals à l'Opéra, bals à la Renaissance, salle Ventadour, bals aux Variétés, ceux-ci les plus courus, les plus jolis,

les plus amusants. Pas un habit noir dans la salle. Tout le monde, hommes ou femmes costumés, tout le monde se connaissant. Et quelle gaieté, quel entrain ! On invitait sa danseuse du parterre aux secondes, et elle, pour ne pas perdre de temps, descendait par-dessus les balustrades, fidèlement transmise de haut en bas par des mains amies. Le quadrille fini on ne rencontrait que bons compagnons, leurs partners à cheval sur le cou, échangeant entre eux deux étages de poignées de main. Je me souviens du fou rire général, causé par l'entrée d'un gigantesque capitaine d'état-major portant l'un des grands noms de France, costumé en Cupidon, avec le nom du personnage écrit de bas en haut, dans son dos, moins la première syllabe.

Mais tout passe ; mes deux frères Nemours et Annale s'en allèrent guerroyer en Afrique sous le général Bugeaud et au mois de mai, je fus envoyé à la station de Terre-Neuve.



N^o 23. — SUR L'AMSTEL. — Hollande.